

PETIT LEXIQUE RAISONNÉ DES EMPRUNTS DE L'ANGLAIS AU HOLLANDAIS D'AFRIQUE DU SUD A TRAVERS LE ROMAN ET LA NOUVELLE

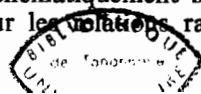
par

André VIOLA

De par ses origines composites l'anglais s'est toujours montré une langue accueillante : il n'est pour s'en convaincre que de comparer l'épaisseur du volume anglais-français d'un dictionnaire bilingue à celle, bien moindre, du volume français-anglais correspondant. D'autre part, le lexique anglais doit aussi sa richesse au fait qu'il n'a pas été trop sévèrement élagué par des générations de grammairiens et de puristes ou que du moins, ceux-ci n'ont généralement pas été suivis.

Il est manifeste que les emprunts que fait une langue reflètent assez fidèlement les pérégrinations terrestres de ses usagers. Ainsi tout dictionnaire étymologique peut être une aide véritable pour l'historien désireux de dresser la carte des entreprises commerciales, militaires, maritimes, voire culturelles d'un peuple de par le vaste monde. Or, l'histoire ne nous montre-t-elle pas les Britanniques, au cours des siècles qui suivirent le moyen-âge, se lancer à la conquête des mers, puis des continents? Il n'est pas alors étonnant que le premier afflux massif de mots «exotiques» dans la langue anglaise remonte aux Croisades, prélude à bien d'autres expéditions en terre étrangère, qui furent toutes également doublées de razzias linguistiques.

Nous nous proposons d'étudier ici un point d'application particulier de ce phénomène, l'Afrique du Sud, pays qui a suscité, parallèlement à une littérature en afrikaans, une importante littérature de langue anglaise. En ce qui concerne le fond, cette dernière pourrait schématiquement se caractériser par une préoccupation quasi morbide pour les violations ra-



ciales; quant à la forme, ce qui frappe immédiatement est l'abondance des termes d'allure hollandaise, au point que certains auteurs, sans doute sur la demande de leur éditeur, vont jusqu'à adjoindre un glossaire. En fait ces termes ne sont pas restés confinés dans ces ouvrages, car ils ont fait leur chemin non seulement dans les dictionnaires unilingues mais encore jusque dans les dictionnaires bilingues, ce qui est une preuve de leur complète naturalisation.

Cependant leur degré de naturalisation n'est pas identique puisque maints écrivains paraissent vouloir s'excuser de leur emploi par des guillemets ou des italiques tandis que d'autres, animés de moins de délicatesse, les insèrent dans le texte sans autre forme de procès. De même *Shorter English Dictionary* distingue par un signe conventionnel les vocables qui sont encore ressentis comme étrangers de ceux qui sont complètement assimilés. Quoiqu'il en soit, leur nombre est tel qu'ils sont vraiment significatifs de la tendance qu'a la langue anglaise de s'approprier tout ce qu'elle rencontre.

En particulier, les emprunts qu'elle a faits au hollandais ont été de tout temps fort nombreux, en raison de leur commune origine germanique et des vicissitudes de l'histoire. A cet égard deux périodes semblent se dégager : une première période, de la fin du moyen-âge jusque vers 1650, qui voit l'introduction de termes de commerce, de tissage, de marine, d'art militaire et de peinture. Puis, après une accalmie au XVIIIème siècle, on note aux environs de 1800 une nette reprise dans l'apport de mots hollandais, ce qui ne peut surprendre si l'on se souvient que les Anglais occupèrent le Cap à partir de 1795.

Cette date ne marque pas, il est vrai, le point de départ d'une augmentation uniforme du rythme de ces emprunts. Ainsi les poètes, prisonniers comme il arrive souvent de la noble phraséologie de leur genre, se montreront conservateurs en la matière et n'en useront qu'avec parcimonie.

Nous nous tournerons donc vers les romanciers et les auteurs de nouvelles, tout en étant conscient que la chronologie ne peut nous être d'un grand secours. Par exemple l'Écossais John Buchan, pour décrire dans *Prester John* (1910) un vallon encaissé, emploie des termes aussi hollandais ou même anglo-saxons que possible, choisissant «gorge» et «glen» (d'origine respectivement française et celtique) de préférence à «kloof» ou «donga» (ce dernier d'origine indigène) qui font eux les délices d'autres écrivains. Cependant dès 1883, la littérature d'Afrique du Sud avait fait irruption sur la scène internationale avec l'*Histoire d'une Ferme d'Afrique* d'Olive Schreiner. La première page du livre est un véritable bain de couleur locale : si, curieusement, le plat pays dont il est question n'est qu'une plaine (plain) et non le «veld» qu'on aurait

pu attendre, la répétition de «karoo», «kopje» ou «kraal» fournit d'évidentes coordonnées géographiques.

De plus la biographie des romanciers étudiés nous montre toute une gradation dans les liens qui les unissent à l'Afrique du Sud.

Les uns, comme Francis Brett Young, sont de simples voyageurs qui, attirés par ce pays, y ont séjourné à plusieurs reprises. D'autres, sans doute moins bien nantis à l'origine, colons, négociants, fonctionnaires ou membres de leur famille, y ont passé une partie de leur existence : John Buchan, William Plomer ou Pauline Smith sont du nombre.

D'autres encore, sont nés en Afrique du Sud, mais sont d'extraction anglaise (S.G. Millin, Alan Paton, etc . . .) et leur langue maternelle est sans conteste l'anglais.

A une autre catégorie appartiennent ceux qui, comme Laurens van der Post ou Stuart Cloete, sont issus d'une grande famille hollandaise de ce pays qui, de génération en génération, a eu de nombreux contacts avec l'Angleterre, à la fois par des voyages et l'usage constant de la langue anglaise.

Il faut bien sûr mentionner pour finir les Sud-Africains de race noire qui, pour communiquer avec le monde, choisirent eux aussi l'anglais; tels sont par exemple Peter Abrahams ou Ezekiel Mphahlele.

A cette grande diversité des écrivains, correspond une tout aussi grande variété du niveau d'enracinement dans la réalité sud-africaine du vocabulaire emprunté, et ce en fonction des étapes de l'histoire et des rapports qu'ont eus les Hollandais avec d'autres peuples, notamment les Portugais, dans d'autres régions du globe.

En dépit de tout, les Boers ont gardé inchangés certains mots du hollandais de Hollande, le «High Dutch», qui longtemps se montra méprisant envers les variations locales. Ainsi dans les romans se glissent «vrow» (femme, dame) qui, introduit en anglais dès 1620, reçut ainsi un sang nouveau, de même que «spook» spectre, fantôme), «roer» (mouquet), etc . . .

Mais, en présence d'une réalité nouvelle, ils surent aussi lui adopter les vocables hollandais : devant une vaste étendue plate ils penseront à «veld» (champ) et ils donneront le nom de «kopje» (petite tête) aux innombrables hauteurs arrondies qui souvent la parsèment. Le lexique issu de ce procédé constitue le hollandais parlé dans la province du Cap («Cape Dutch») dans le premier tiers du XIX^{ème} siècle.

Toutefois à partir du Grand Trek (1835) les migrations diverses vont de plus en plus couper ces fermiers voyageurs de leurs origines et les amener à créer des mots nouveaux. A la vue d'une petite antilope bon-

dissant de roche en roche, le Boer, tel Adam aux premiers jours, la baptisera «klipspringer» (du hollandais «klip» rocher, et «springen» sauter). Ce procédé correspond à la phase que certains dictionnaires appellent le hollandais d'Afrique du Sud, («South African Dutch»).

Sur ces couches successives va graduellement s'édifier l'afrikaans qui, manié par les Boers peu soucieux des choses de la linguistique et par des immigrants de toutes nationalités, va très vite évoluer en une langue à part. Ce nouvel idiome, profitant du fort courant nationaliste, et après maintes défenses et illustrations, de langue d'abord uniquement parlée, devint langue écrite vers 1870, puis langue officielle en 1925, sur un pied d'égalité avec l'anglais et le hollandais. Il a maintenant ses grammaires, ses dictionnaires et son Académie.

Cette facilité d'adaptation du hollandais a fait que rares ont été les emprunts aux langues indigènes. En effet, les Boers répugnent à ce procédé : ainsi ils ont réussi à imposer leur propre appellation «hartebeest» pour l'antilope que nous nommons bubale ou caama en français alors que les Britanniques l'avaient un temps désignée par le hottentot «kaama».

Tout au contraire le génie de la langue anglaise va l'amener à accepter tels quels les vocables les plus divers, provenant, soit des dialectes africains, soit de tous les stades des parlers hollandais successifs que nous avons distingués plus haut. Cependant l'emprunt lexical pourrait paraître une solution de facilité s'il était systématiquement généralisé. Or, la langue anglaise a trouvé en Afrique du Sud une autre langue de civilisation européenne. Pragmatique, elle a fait sien ce qui lui semblait nécessaire pour exprimer la réalité du pays, tandis qu'en Australie ou aux États-Unis d'Amérique, ayant rapidement créé un vide culturel, elle a pour ainsi dire tourné en circuit fermé, ce qui l'a fait se transformer de l'intérieur : de là les différences entre l'anglais parlé des deux côtés de l'Atlantique et le grand nombre de mots et d'expressions usités seulement en anglais d'Australie.

Par contre, ce dernier phénomène est accidentel en Afrique du Sud; de fait, il s'explique assez souvent par le jargon de l'Empire et la liste des cas n'excéderait guère la douzaine. Ainsi «store» au singulier, désigne un magasin, un bazar de brousse, «bioscope» semble tenir bon dans le sens de «cinéma» alors qu'en compagnie de «biograph» il n'avait fait qu'une brève apparition en Angleterre, et «location» pour «quartier périphérique réservé aux Noirs» est également une acception locale.

Mais revenons à la tendance plus naturelle qui a poussé l'anglais à emprunter au hollandais et qui, comme nous l'avons déjà laissé entendre, provient sans doute des affinités inconsciemment perçues entre les deux langues. Quand il se rencontre des mots tels que «berg» ou «baviaan»,

c'est que l'un est la forme archaïque de «barrow» (petite colline, tumulus) et que l'autre a effectivement existé en anglais durant le premier quart du XVII^{ème} siècle.

On voit par là qu'il faudrait se garder de conclure à un affaiblissement de l'anglais, tout au plus pourrait-on parler d'un enrichissement un peu désordonné, qui n'est parfois que retour aux sources. On doit en outre se souvenir que ce processus n'est pas l'apanage de cette seule langue, que nombre de mots «exotiques» ont rejailli sur d'autres langues principalement à travers l'anglais et que, à un degré moindre sans doute, le français n'a pu faire mieux qui a puisé dans ce vocabulaire international pour naturaliser boer, trek et veld.

Cette étude cependant ne se voudrait point trop abstraite; elle a en effet été menée sur le vif, tout au long de la lecture d'un certain nombre d'œuvres, ce qui nous a permis de sentir, à chaque insertion d'un mot au départ étranger à l'anglais, que l'auteur avait voulu transmettre une notion spécifiquement sud-africaine. Plutôt que de tenter un recensement exhaustif ou une analyse de l'anglais tel qu'on le parle dans ce pays, il s'est avéré plus intéressant d'essayer de reconstituer, à travers ces emprunts, quelques aspects de la civilisation traditionnelle des Boers.

Ainsi, après avoir esquissé l'environnement naturel, nous pourrions rappeler certains faits historiques et évoquer le cadre immuable de la ferme, de ses abords et de ses occupants (1).

(1) Il a semblé utile d'indiquer d'un signe + les mots répertoriés dans le *Shorter Oxford Dictionary*, de conserver le cas échéant la marque || que ce dictionnaire emploie devant ceux qui ne sont pas vraiment naturalisés, et de donner dans la mesure du possible la date d'introduction dans la langue anglaise écrite.

L'ENVIRONNEMENT NATUREL

- + veld (t). 1801. (du hollandais «veld», champ; sous a forme ancienne, «veldt»). Un des emprunts les plus fréquents, il évoque une constante du paysage, la steppe sud-africaine plus ou moins propre au pâturage des troupeaux; la végétation y est broussailleuse au sud («bush-veld»), plus herbue au Natal et au Transvaal («grass-veld»).
- || kopje. 1881. (diminutif du hollandais «kop», tête). Ce mot est le complément du précédent en ce sens qu'il désigne les petites éminences que l'érosion des terrains avoisinants a laissé subsister.
- || vlei (s). 1849. (forme dialectale du hollandais «vallei», vallée). Dans les régions de grande sécheresse, certaines dépressions réussissent à conserver quelque humidité après les pluies : ce sont les «vleis», zones de marécages intermittents.
- || spruit. 1863. (du hollandais «spruten», pousser, bourgeonner; «spruit», bouche d'égout). La sécheresse de même, a fait que les Anglais ont eu besoin de ce mot pour décrire un petit cours d'eau presque toujours à sec sauf en saison des pluies, ce à quoi correspond également «sloot», mot hollandais pour «fossé», effondrement, et qui s'orthographe parfois «sluit» en Afrique du Sud.
- sloot, sluit
- berg Le *Shorter Oxford Dictionary* ne reconnaît pas ce vocable, mais il est présent dans un grand nombre de noms propres de montagnes, et il apparaît dans les romans sous sa forme simple «the Berg», la montagne de l'endroit, toute proche, qu'il n'est pas nécessaire de qualifier autrement.
- || kran(t)z. 1834. Mot sud-africain qui provient du hollandais «krans», couronne, guirlande, et qui s'applique dans son acception spécifique aux parois rocheuses qui ceinturent une montagne, un sommet, et de là a tout escarpement de rochers.

|| nek. 1834.

Issu également du hollandais, («nek», cou), c'est le terme sud-africain pour un étranglement, un défilé entre deux collines.

+ kloof. 1731.

Adapté du hollandais «klove» ou «kloof», fente, crevasse, ce mot désigne tout ce qui est vallée encaissée, ravin, alors que paradoxalement l'anglais était déjà très riche en ce domaine.

Pour ce qui est de la flore, les deux mots qui seuls reviennent assez souvent sont «wacht-en-beetje» et «spek-boom».

wacht-en-beetje

Appellation pittoresque de diverses espèces de buissons épineux, il se rencontre aussi dans sa traduction anglaise mot-à-mot «wait-a-bit», (1785), «attends un peu».

|| spek-boom. 1823.

Formé du hollandais «spek», graisse, et «boom», arbre, il désigne le pourpier d'Afrique du Sud.

+ spoor. 1823.

+ to spoor. 1850.

Adapté du hollandais, ce terme, parfaitement naturalisé, s'emploie à présent en anglais pour «les foulées», «la piste» d'un animal traqué; comme verbe transitif il a été introduit en 1850, et comme verbe intransitif, «suivre la trace», en 1865. Dans ce pays au sol durci, dans un contexte de razzias de bétail, d'expéditions punitives, d'esclaves marrons à retrouver et de grandes migrations, ce mot a été d'un emploi intensif chez les Boers qui ont dû se mettre à l'école des Boschimans et des Hottentots lesquels, dans l'art du dépiage, n'avaient semble-t-il rien à envier aux Indiens de Fenimore Cooper.

Tout naturellement ce terme nous invite à nous tourner vers la faune, aussi abondante que variée. Abondante surtout dans les premiers temps, elle a permis aux colons et pionniers d'être assurés de trouver partout de la nourriture et de réserver leurs bœufs aux précieux attelages, ce qui accrut

considérablement leur rayon d'action. Variée en outre, ainsi qu'en témoigne l'éventail des termes empruntés, ne serait-ce que pour les antilopes de toutes tailles, dont le nom fut formé principalement du hollandais «bok», bouc, chevreuil.

+ eland. 1786.

L'élan du Cap en français a été adapté du hollandais «eland elk».

|| har(e)beest. 1786.

(du hollandais «hart», cerf, + «beest», bête). Bubale ou caama en français, se rencontre bien plus fréquemment que le mot hottentot, de même que «wildebeest» double «gnu», emprunté lui aussi au hottentot, («wild» = sauvage).

|| wildebeest. 1838.

|| springbok. 1775.

Encore plus connu est le «springbok», antilope aux sauts verticaux, («springen», sauter), qui donna son nom aux soldats sud-africains de la première guerre mondiale et ensuite aux joueurs de l'équipe sud-africaine de rugby.

|| steenbok. 1775.

De taille plus petite sont le «steenbok» (du hollandais «steen», roche, pierre; steinbock en français) et le «duiker» (hollandais = «qui plonge» dans les buissons) ou «kleenbok» (mot à mot = petite antilope), ainsi que le «klipspringer», formé sur «klip», rocher, à l'imitation du hollandais «klipgeit», chamois («geit» = chèvre).

|| duiker (bok). 1777.

|| kleen (e) bok. 1834.

|| klipspringer. 1785.

kameel

En hollandais, chameau, c'est en afrikaans, la girafe, peut-être à cause d'une confusion initiale sur les animaux eux-mêmes.

|| das. 1786.

En ce qui concerne les petits mammifères, nous trouvons tout d'abord trois mots pour désigner une espèce de marmotte, le daman du Cap; en premier lieu «das», du hollandais «das», puis son diminutif «dassy» ou «dassie» (du hollandais «dasje»), et enfin «klipdas», alors que l'anglais possède d'ailleurs une quatrième appellation d'origine grecque, «hyrax», pour le même animal d'Afrique du Sud.

|| dassy ou dassie. 1882.

|| klipdas.

+ meerkat. 1801.

(«meer», mer + «kat», chat = singe en hollandais). Introduit en anglais depuis

1481, c'est à partir de 1801 qu'il s'appliqua au suricate de l'Afrique du Sud, petit carnivore qui se laisse facilement apprivoiser.

baviaan.

Mot hollandais pour babouin que l'on retrouve dans la forme archaïque anglaise «bavian», qui donna ensuite babion, usité entre 1599 et 1624.

+ koran, korhaan. 1775.

Quant à la gent ailée, hormis des emprunts accidentels, elle n'apparaît que dans «koran», outarde, mot adapté du hollandais d'Afrique du Sud et formé sur «kor» ou «knor», (son cri) et «haan» (coq), et dans le sinistre «aasvœl», mot afrikaans pour vautour, composé du hollandais «aas», charogne, et «vogel» oiseau.

|| aasvœl. 1887.

QUELQUES ASPECTS DE L'HISTOIRE

Dans le cadre ainsi évoqué s'est déroulée une histoire qui n'a pas manqué de laisser une empreinte sur le vocabulaire anglais, bien que parfois au mépris de la chronologie.

+ Bushman. 1785.

La terre ne resta pas au premier occupant connu, le Boschiman, que les Anglais nommèrent «Bushman» sur le hollandais «boschjesman», apparemment dérivé de «bosch», pays boisé, qui a donné «bush», la brousse.

+ hottentot. 1677.

Comme dans la fable, elle ne resta pas non plus à l'usurpateur plus entreprenant, en la circonstance le Hottentot, que les Hollandais confondaient d'ailleurs avec le Boschiman à cause de leur commune couleur de peau jaunâtre. Les Hollandais semblent avoir créé le mot à partir de «hateren», bégayer, «en», et, et «tateren», bredouiller, frappés comme ils le furent par les claquements de langue caractéristique de cette langue africaine.

|| Boer. 1824.

Le personnage «gros & gras» qui les croqua l'un l'autre, c'est le Boer, descendant en terre lointaine de la solide race paysanne hollandaise (hollandais «boer» = paysan).

|| commando. 1834.

De fait il se montra fort capable de jeter «des deux côtés la griffe en même temps», c'est-à-dire de se former en commandos très mobiles, conçus pour couvrir de grandes distances, ce qui d'une part lui servit d'abord contre les tribus africaines, et d'autre part contre les Anglais, dont l'intendance bien sûr ne suivait pas. Mot sud-africain, emprunté au portugais «commando», issu lui-même de l'italien ou du latin; mais c'est au français qu'il faudrait rattacher «commandeer», enrôler, réquisitionner, forme sur le sud-africain «kommandeer».

|| commandeer. 1881.

skimmel, schimmel

En effet le Boer était excellent cavalier en dépit de son apparence massive, et il traitait sa monture avec un soin tout particulier, ne s'autorisant jamais à manger avant qu'elle-même n'ait eu sa ration. Le «skimmel», cheval rouan, semble avoir été très répandu, jusqu'à devenir une sorte de nom générique.

roer.

+ snapha(u)nce. 1580.

Quel que fût l'ennemi, les Boers étaient réputés pour leur adresse au tir, alors qu'ils n'eurent longtemps à leur disposition que de vieux fusils, «roer», ou «snaphaunce». Le premier, «mousquet» en hollandais, désigne un fusil qui se charge par le canon, le second, un fusil à pierre (du hollandais «snaphaan»). Ce mot, limité au vocabulaire historique après 1580, a reçu un second souffle du fait que les Boers, par conservatisme, économie et nécessité, utilisaient un matériel archaïque et fondaient eux-mêmes leurs balles.

|| schance, schan(t)ze.
1880.

La seule façon de se protéger contre un tir aussi précis était d'ériger un «schanse», petit tas ou mur de pierres (hollandais du Cap, «skans»).

Afrikander + Africander.
1834. Afrikaner.

De plus en plus détaché de la Hollande, le Boer se veut citoyen de l'Afrique. «Afrikander», plus précisément «natif d'Afrique du Sud d'extraction hollandaise», et affirme un particularisme marqué, «l'Afrikande-

rism». «Afrikander», calqué sur «Hollander», un hollandais se trouve aussi avec l'orthographe hollandaise pure, «Afrikaner».

+ Taal. 1896.

Cet homme nouveau va d'abord parler le «Taal», patois de la région du Cap, première zone de colonisation. Ce mot signifie simplement langue, langage en hollandais, mais à mesure que se dispersent les Boers et que se transforme le hollandais originel, il sera de plus en plus remplacé par «Afrikaans».

+ Afrikaans. 1908.

Burgher.

L'appellation de «Burgher» a elle le sens plus restreint de citoyen des Etats du Transvaal ou de l'Orange avant la conquête anglaise. Etats qui dans leur organisation première furent chacun administré par un «Volksraad», (du hollandais «volk», peuple + «raad», conseil, assemblée).

|| Volksraad. 1852.

|| Uitlander. 1892.

Ceux qui par contre ne pouvaient se prévaloir de la qualité de «Burgher», avaient le statut de «Uitlander», étranger, qui double pour l'Afrique du Sud, la forme anglaise de «outlander».

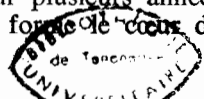
|| Ro(o)inek. 1890.
Rooibatje.

Parmi ceux-ci les plus détestés furent sans conteste les Anglais, pittoresquement appelés «Roineks» en afrikaans, à partir du hollandais «rood-e», rouge, et «nek», cou. Pendant la guerre des Boers, ce mot remplaça «Rooibatje», équivalent de l'anglais «redcoat», désignation familière du soldat anglais par sa traditionnelle tunique rouge.

|| apartheid. 1949.

Cette affirmation de plus en plus systématique d'un exclusivisme afrikander culmine dans l'«apartheid», ségrégation raciale à la logique implacable (mot afrikaans, du hollandais «apart», à part + «heid», suffixe).

Un événement précis de l'histoire mérite un retour en arrière, c'est le grand Trek, qui s'échelonna sur plusieurs années à partir de 1835 et qui forma le cœur de



plus de la moitié des romans consacrés à l'Afrique du Sud. Réponse typique de l'individualisme boer à toute intervention d'une autorité quelle que soit, Compagnie des Indes, gouvernement du Cap, administration anglaise, il fut l'aboutissement d'une longue tradition de migrations qui a transmis son vocabulaire propre à l'anglais. Le substantif «trek», avait été pris par les Boers du Cap au hollandais «trek», lui-même issu du verbe «trekken», tirer, se déplacer, voyager, et ce, d'abord pour désigner une étape d'un voyage en chariot, ensuite, l'expédition entière et en dernier lieu une migration organisée. Sur ce mot furent formés le verbe «to trek», «voyager en chariot», puis «émigrer», et qui dans la langue familière s'emploie également pour «filer, déguerpier», ainsi que les substantifs «trek-boers», «trekker» et «voor-trekker», ce dernier s'appliquant aux pionniers du XVIIIème siècle (du hollandais «voor», devant).

+ trek. 1849.

+ to trek. 1850.

trek-boer. trekker.
|| voortrekker. 1878.

L'instrument matériel qui permit le Grand Trek fut le chariot de bois, extrêmement résistant, attelé de plus d'une douzaine de bœufs, et que les Anglais nommèrent tout naturellement «waggon», mot qu'ils avaient emprunté au hollandais dès 1523.

Cape cart. Kapcar.

Toutefois on trouve aussi «Cape cart» pour un chariot à deux roues attelé de chevaux ou de mules, et qui semble être un exemple d'étymologie populaire, «kap» devenant «Cape» (du hollandais «kap», bâche et «kar», charrette).

|| kartel, cartle. 1880.

Une caractéristique originale du chariot traditionnel c'est qu'il comportait le «kartel», lit de bois dans lequel se résumait tout le confort offert. Ce mot a vraisemblablement été emprunté par les Sud-africains au portugais «catel» du tamul «kattil».

+ dissel-boom. 1858.

Mais techniquement la partie essentielle, parce que la plus vulnérable, était le

timon, «dissel-boom», du hollandais «dissel», hampe, bois, manche, et «boom», poutre, flèche.

|| reim. 1865.

Venait ensuite l'indispensable harnachement «reims», courroies, lanières en cuir de bœuf, qui se rencontre parfois sous sa forme hollandaise primitive, «riem», ou sous forme de diminutif «rimpje».

loop!

|| voorloopers. 1852.

Lorsque tout était prêt pour le départ, le chef du convoi, après la prière, s'écriait solennellement : «loop»!, en avant! (du hollandais «loopen», courir; les «voorloopers» appelaient chaque bœuf par son nom et l'incitaient à l'effort initial. Les «voorloopers» étaient en général des Hottentots ou de jeunes Noirs qui avaient pour tâche de guider les bœufs de tête au travers des roches et des ornières qui abondaient sur les pistes à peine tracées (du hollandais «voor», devant).

+ to outspan. 1824.

+ outspan. 1852.

La fin de l'étape donnait lieu à l'opération du dételage, «outspan». Le verbe «to outspan» (transitif et intransitif) a été créé à l'image du hollandais «uitspannen», dételer. De là le sens s'est élargi jusqu'à celui de «camper à la fin d'une étape, et pareillement, le substantif s'appliqua au dételage, ensuite au campement lui-même, et enfin à l'espace réservé dans un village aux chariots et aux tentes des voyageurs, devenant parfois synonyme de «place du village». Le verbe «to inspan», atteler, d'un emploi moins fréquent, a la même origine («in», à).

+ to inspan. 1850.

C'est au contexte d'Afrique du Sud que la langue anglaise est redevable de ces trois créations sous leur forme composée, contexte qui explique aussi le dernier emprunt se rapportant au trek.

|| laager. 1850.

to laager

Une fois le site choisi, le campement n'était pas disposé au hasard, mais en «laager», c'est-à-dire en un rempart généralement circulaire de chariots sur lequel vinrent à maintes reprises se briser les vagues d'assaut des Zoulous, armés de leurs

seules sagaies. Le hollandais «leger», camp militaire a également donné le verbe «to laager», (se) former en laager.

LA VIE SEDENTAIRE

Finalement ces patriarches nomades atteignaient un jour ce qu'ils espéraient être la terre promise, y construisaient leur ferme et défrichaient le sol.

+ dorp. 1570.

Il était assez rare que les maisons soient groupées en village ou «dorp», tant il est vrai que les Boers dans l'ensemble tâchaient d'être suffisamment isolés pour ne pas apercevoir la fumée de la cheminée de leur plus proche voisin. «Dorp», introduit très tôt en anglais, est le mot hollandais pour «village», il correspond à l'anglais semi-archaïque «thorp», et a été remis en usage par l'Afrique du Sud.

|| stoep. 1822.

En tout cas l'habitation typique se distinguait par deux traits essentiels imposés par les circonstances. L'un est le «stoep», sorte de plate-forme ou véranda couverte, qui parfois entourait complètement cette habitation, et offrait un lieu de repos abrité et bien aéré.

voorhuis

forehaus, forehouse.

L'autre est le «voorhuis» (vestibule en hollandais) qui se rencontre aussi sous la forme «forehaus» ou «forehouse» (deux calques dus à la parenté ressentie entre les deux langues) et qui a pris le sens de salle commune. Si le mobilier pouvait en être rudimentaire, elle était nécessairement spacieuse pour convenir aux prolifiques familles boers.

rondavel

«Rondavel» (de l'afrikaans «rondawel») qui a d'abord désigné de simples huttes rondes, a vu son sens s'élargir à toute construction circulaire aux dimensions modestes généralement destinée à loger des gens de passage.

+ erf. 1887.

Chaque maison d'un village possédait un «erf» ou morceau de jardin (du hollandais, «erf», fonds, bien, héritage, enclos) tandis que dans les grandes fermes, le terrain se mesurait et se mesure encore, par «morgen», environ un hectare. Le mot vient du hollandais ou de l'allemand «morgen», matin, d'où la signification de «surface que l'on peut labourer en une matinée».

+ kraal. 1731. 1796.

Le bétail était parqué dans le «kraal», enceinte de pierres ou d'épineux, qui appartient au vocabulaire colonial hollandais. Celui-ci l'a adapté du portugais «curral, corral», qui avaient d'abord donné en anglais «corral» (1582), enclos, parc, lequel a ensuite pris, après les migrations dans l'Ouest des Etats-Unis, un sens (1847) exactement équivalent à celui de «laager». De plus «kraal» a primitivement été employé en Afrique du Sud pour un ensemble de cases indigènes entourées d'une clôture (1731).

hamel.

Le «kraal» servait pour le gros comme pour le menu bétail, parmi lequel le «hamel» était fort estimé (de l'afrikaans, bétail hâté).

+ mealie (s). 1853.

La nourriture des fermiers était souvent à base de maïs, qui se dit «milje» en hollandais du Cap à partir du portugais «milho», millet, maïs, et devint «mealies» en anglais (le singulier «mealie» ne désigne qu'un seul épi de maïs).

|| biltong. 1815.

Une préparation caractéristique s'appelait «biltong» : elle consistait en des lanières de viande desséchée au soleil, aliment facile à conserver et à transporter et qui, nécessitant une longue mastication, permettait de tromper la faim au cours de longues heures de chevauchée. (Mot sud-africain formé à partir de deux éléments hollandais qui définissent l'un la matière, l'autre la forme : «bil», culotte de bœuf, + «tong», langue).

saasaaties.

Moins primitives étaient les «saasaaties», brochettes de viande au carry ou marinée dans du vinaigre et que l'on faisait rôtir sur un feu de bois.

konfynt.

Les maîtresses de maison avaient assez souvent le loisir de s'adonner aux confitures, «konfynt», du hollandais «konfijt», plus spécialement à celle d'abricot, «meisboss» ou «meboss» (mots afrikaans, sans doute issus du japonais «umeboshi», prunes ou conserves).

meiboss, meboss.

brandewyn.

Dans le domaine non négligeable des boissons alcoolisées (le vin ne réjouit-il pas le cœur de l'homme ?), les romans re-introduisent la forme ancienne «brandewyn», du hollandais «brandewijn», qui a donné «brandy», eau-de-vie, en anglais.

+ dop. 1894.

«Dop» s'appliqua plus particulièrement à une eau-de-vie du Cap faite à partir de peaux de raisin (du hollandais «dop», enveloppe, gousse, peaux).

La recherche vestimentaire n'a évidemment pas été une préoccupation majeure chez les Boers.

kapje.

Les femmes semblent toutes s'être protégées du soleil par la «kapje», diminutif du hollandais «kap», coiffe, bonnet.

Mais c'est le cuir qui, aux époques héroïques, a été le plus employé.

+ kaross. 1731.

veld(t)shoe. 1822.
velschoen.

A l'exemple des Hottentots, les Boers ont conservé les peaux avec leurs poils pour s'en servir de «kaross», c'est-à-dire de couverture, cape, veste sans manche, (du sud-africain «karos», dérivé du hollandais «kuras», cuirasse ?). De plus la peau crue permettait de fabriquer les «veld-shoes», chaussures légères montées sans clous. (On trouve d'ailleurs le plus souvent le pluriel «veld (d) schoen»). L'origine en est le hollandais «schoen», chaussure, et «vel», peau, fourrure, que l'étymologie populaire a assimilé à «veld».

Nous en venons pour finir aux hommes eux-mêmes, et à ce qui, dans leur manière de parler et d'être, dans leurs coutumes, notamment religieuses, appartient désormais au vocabulaire anglais.

Si l'union fait la force cela a été particulièrement vrai pour les Boers, tenus de vivre en vastes familles, seules capables d'affronter la nature et les tribus hostiles. Et les appellations qui définissent les liens familiaux ont dans bien des cas été conservées, sans doute pour restituer plus de saveur d'authenticité au dialogue :

|| vrow. 1620.
boetie
ouma, oupa.
tanta
meneer
oom

«vrow», femme, épouse, avait été introduit en anglais en 1620, mais «boetie», petit frère, «ouma» et «oupa», grand-mère et grand-père, ainsi que «tanta», tante, sont des mots d'Afrique du Sud dérivés du hollandais, de même que «meneer», monsieur, provient de «mijnheer»; seul «oom», oncle, n'a pas subi de variations.

meester

Parfois un étranger à la famille vivait à la ferme, le «meester» (en hollandais maître d'école, qui, le plus souvent allemand ou britannique, dispensait l'instruction de base aux enfants en échange d'une maigre rétribution).

(alle) magtig

Les termes de dénigrement semblent avoir été nombreux dans le langage de ces hommes au caractère rude et entier, langage fréquemment ponctué de «(alle) magtig», du hollandais «allemachtig», mot à mot : Dieu tout puissant !

Kerel

«Kerel», que l'anglais possède sous la forme désuète de «kerl», qui a donné «carl», rustre, correspond à «gaillard, type».

takhaar

«Takhaar», en un composé imagé, décrit l'apparence hirsute du Boer des régions les plus arriérées, (mot afrikaans : du hollandais «tak», branche, + «haar», cheveux).

|| schelm. 1584.
+ skellum. 1611,

Plus injurieux sont «schelm», un coquin, et «skellum», vaurien, canaille, qui tous deux viennent du hollandais «schelm» mais qui, à l'inverse de ce qui se produit pour

l'anglais des Iles Britanniques ne sont pas considérés comme archaïques en Afrique du Sud.

Pour sa part le négrophile se voit qualifié de «kaffir-boetie», petit frère de Cafre, avec tout ce que cela peut sous-entendre de mépris et de haine.

Ces mêmes sentiments se manifestent par principe envers les Britanniques, à qui est inévitablement accolée l'épithète «verdomde», maudit, du verbe hollandais «verdommen». A cela s'ajoute la crainte de se laisser rouler, courante chez l'être assez fruste et en particulier chez le paysan. La naturalisation de «verneuk» verbe qui a précisément ce sens de «tromper» en Afrique du Sud, est le signe de cette suspicion générale (hollandais «verneuken», empêcher, tromper).

+ to verneuk

baas

De là les conduites d'intolérance brutale : malheur au Noir qui ne saluerait pas son «maître» du titre de «baas» et garderait les yeux levés en sa présence (du hollandais «boss», maître).

|| sjambok. 1804.

Le salaire du péché c'est alors le «sjambok», énorme fouet de cuir d'hippopotame ou de rhinocéros qui se trouvait toujours à portée de la main car, entre le bétail et les esclaves, il était en constant usage. La scène du maître fouettant son esclave, parfois à mort, revient comme un leitmotif révélateur des excès où pouvait aboutir un mode de vie patriarcal. Les Boers ont emprunté le terme au malais «cambok», du persan «chabuk», fouet, (mot qui fait également partie du vocabulaire anglais).

La civilisation boer ne peut cependant se résumer à ces actes de frénésie homicide. En effet, inspiré par la Bible et la contemplation des grands espaces, le Boer était aussi un visionnaire, comme en témoignent maintes pages consacrées au délire et aux hallucinations (ce qui ne s'oppose d'ailleurs pas au besoin de violence). C'est pourquoi il n'est pas étonnant que l'anglais ait emprun-

+ spook. 1801.

té au hollandais, par l'intermédiaire de l'Afrique du Sud, le mot «spook», qui signifie «spectre, apparition».

upsitting

En outre était observée une coutume empreinte d'un certain charme vieillot : le «upsitting», mot que l'anglais ne connaît pas sous sa forme composée en dehors de l'Afrique du Sud et qui, plus près du hollandais «opzitten», veiller, s'orthographe également «opsit». Cette coutume permettait à deux amoureux, qui avaient été agréés par leur famille respective, de «veiller» ensemble dans le «voorhuis» tant que durait la flamme d'une bougie. Stuart Cloete dans *The Hills of Doves* nous dépeint parfaitement cette curieuse soirée.

+ smouse, smouch. 1849.

Quoiqu'il en soit, à part les guerres, seule peut-être l'arrivée du colporteur, «smouse», venait agrémenter la monotonie de l'existence dans les campagnes reculées. Le yiddish «shmuesn», parler, bavarder, a donné le hollandais «smous», naturalisé dès 1705 par l'anglais argotique dans le sens de «juif».

Les choses de la religion aussi pouvaient à leur manière rompre la routine quotidienne, car notre Boer savait à l'occasion vivre «comme un dévot ermite».

Il se montrait en général respectueux du «predikant», ministre de l'Eglise Réformée Hollandaise (mot hollandais). En raison des difficultés de recrutement, celui-ci était bien souvent écossais, mais comme il s'attachait à prêcher en hollandais et à fonder des écoles (avec des instituteurs non moins écossais d'ailleurs), les Boers lui furent tout de même reconnaissants. Mais, et c'est un point à ne pas négliger, c'est aux presbytériens écossais qu'ils durent leur puritanisme étroit, et non au protestantisme hollandais qui est loin dans l'ensemble d'une pareille rigidité.

Nachtmaal
Nagmaal

Kerk-house

L'apogée de la vie religieuse des membres de cette église était la célébration trimestrielle de la Cène, «Nachtmaal» en hollandais, «Nagmaal» en afrikaans; elle avait lieu dans le temple du village et les habitants de toute la région à l'entour s'y rendaient dans leurs chariots. Ils logeaient soit chez des amis, soit dans leur propre «kerk-house» (mot à mot : maison d'église) construite à cet effet, soit tout simplement campaient sur la place du village.

Ainsi il apparaît que la perspective choisie, quoique limitée à la prose romanesque, restitue une image assez complète de la spécificité boer. Celle-ci s'indentifie profondément au pays lui-même, à un passé violent et tout proche encore, qui a forgé un peuple prompt à se définir sans nuances par opposition à tout ce qui n'est pas lui. On pourrait avancer pour conclure que la prédominance des emprunts concrets ou péjoratifs révèle dans cette civilisation, paysanne dans son essence, un certain manque de curiosité intellectuelle, de sens du relativisme et d'ouverture au futur, traits qui d'ailleurs sont loin d'avoir entièrement disparu aujourd'hui chez les Afrikanders.

BIBLIOGRAPHIE

- «*A New English Dictionary*», Oxford 1933.
- «*The Shorter Oxford English Dictionary*», 1964.
- «*Webster's Third New International Dictionary*», 1966, Springfield Massachusetts, U.S.A.
- «*A Short Etymological Dictionary of Modern English*», Eric Partridge, Londres, Routledge & Kegan, 1966.
- «*A Dictionary of Slang & Unconventional English*», Eric Partridge, Londres, Routledge & Kegan, vol I 1963, vol II 1967.
- «*Wolter's Kleine Woordenboeken*», K.R. Gallas en H.R. Boulan, Groningen. (Dictionnaire *hollandais-français, français-hollandais* sans date d'édition).

Quelques titres parmi les œuvres les plus significatives des diverses périodes:

- «*The Story of an African Farm*», Olive Schreiner, 1883
- «*Prester John*», John Buchan, 1910.
- «*Turbott Wolfe*», 1925; «*I Speak of Africa*», 1928, William Plomer.
- «*The Hill of Doves*», Stuart Cloete, 1939.
- «*Wild Conquest*», Peter Abrahams, 1950.
- «*The Trap*», 1955, «*A Dance in the Sun*», 1956, Dan Jacobson.
- «*A Book of South African Verse*», édité par Guy Butler, 1963
- «*South African Stories*», éditées par David Wright, 1960.

